sous l'accumulation des années, s'exaspérait la flamme de juvénile ardeur que contenait cette enveloppe maigre et sèche. Rien ne pouvait arrêter ses volontés ou ses caprices. Dans sa bibliothèque, il grimpait de rayon en rayon, m'a dit un de ses proches, «comme un enragé». C'est ainsi qu'il y a un an, monté sur son échelle une bougie à la main, il brûla un côté de sa chevelure. «Mes pauvres grands cheveux! disait-il avec un sourire ironique. Maladroit que je suis! j'ai détruit ma seule beauté! » Dans l'avant-dernière nuit, celle-là même où il fut frappé de paralysie, il avait lu jusqu'à minuit. Un jeune professeur, son collaborateur à l'occasion, l'allait voir ces jours derniers, et le trouvait occupé à déchiffrer, annoter, éditer je ne sais quel code théodosien. « Je puis me charger de ce travail, proposa-t-il au maître. Non, vous avez assez à faire, et moi, je n'ai rien. Laissez-moi aller jusqu'au bout. Quand je mourrai, vous hériterez de la tâche. »

Pour tous ceux qui l'ont approché, c'est une souffrance que de le sentir déjà disparu. On pouvait ne pas l'aimer, quoiqu'en vérité il fût aimable — surtout avec les Français; — et certes beaucoup de gens l'aimaient peu.

Quelques-uns de ses collègues de l'Université le disaient mauvaise langue, agressif, bilieux. Les hommes du nouvel Empire le jugeaient encombrant. Il est de fait que son esprit mordant pouvait blesser mieux que l'ordinaire des esprits germaniques, et que son caractère, toujours jeune, par cette admirable jeunesse était porté aux violences. Il n'avait rien du vieillard d'Horace, *dilator, spe longus, iners...* La fougue de l'adolescence lui était restée. D'autre part, il avait la conscience, ou, si l'on veut, l'illusion, d'avoir aidé à la constitution de l'Empire d'Allemagne, de l'esprit national et pangermaniste. Il croyait de son droit, il croyait de son devoir de dire son mot sur tout. Ses paroles et ses écrits obtenaient un grand retentissement à l'étranger. Dans le pays même, on appréciait sa verdeur, on respectait ses opinions, sans tenir, semble-t-il, grand compte de ses conseils et de ses explications.

Les hommes de l'entourage de l'empereur et de son administration attribuaient volontiers à un besoin vaniteux de mouvement et de bruit ce qui, en somme, était chez Mommsen un signe de vitalité, un témoignage d'exubérance juvénile, et l'effet d'un sentiment sincère de devoir personnel. Comme tous les vieillards, il datait de sa jeunesse, mais d'autant plus, lui, qu'il était resté jeune. Il datait d'un temps où l'Allemagne n'était point faite, et il se l'imaginait toujours *in fieri*. Il croyait qu'elle avait besoin de son aide, de ses directions. Sans s'en rendre compte, il ne prenait pas son parti d'un état de choses où l'initiative et l'influence des professeurs, fussent-ils des Mommsen, sont nécessairement limitées.

Cela ne signifie pas, d'ailleurs, qu'il n'aimât pas le présent empereur. Il le jugeait, au moins, « très intéressant ». Il critiquait volontiers ses moindres actes, — les moindres surtout : la transformation des *Linden* et l'élagage du *Thiergarten*. Mais c'était pour lui une manière de s'occuper du souverain et d'en occuper l'interlocuteur. La coquetterie des Berlinois est de dire un peu de mal de leur empereur, pour que l'étranger en pense plus de bien. C'est ainsi, sans doute, qu'avec insistance Mommsen reprochait à Guillaume II d'user beaucoup de marbre et de faire abattre des arbres. — « J'ai connu le règne du bois vivant », disait-il (le règne de Guillaume Ier, qui aimait les bois et les universitaires), « je connais maintenant le règne de la pierre morte ». Formule spirituelle, boutade amusante. Peut-être cependant s'y cachait-il un symbole. Le vieil universitaire eût voulu, dans la vie du peuple allemand, plus de libre élan, une orientation plus anonyme et plus unanime. Tel était le secret de son attitude d'opposition. Elle n'excluait pas une sorte d'inclination pour le monarque. — « Nous avons un empereur trop intelligent », disait-il. — « *Rara avis, felix culpa* », lui répondit un latiniste.

La science de Mommsen, d'autres diront ce qu'elle fut; mais l'Allemagne n'est pas vide de savants, et les disciples de Mommsen sont légion. L'inappréciable en lui, c'était l'homme, l'individu, l'humeur et l'esprit. Bizarre parfois, souvent exquis, il était spirituel jusqu'aux ongles — et jusqu'aux griffes. La silhouette hoffmannesque, maigre, et de taille plutôt petite, enveloppé dans une longue redingote grise flottante, des pantoufles sur ses chaussettes grises, de grands cheveux blancs sur les épaules, une figure toute mince, les lèvres rentrées, le nez en bec d'aigle, chevauché de lunettes d'or, — invariablement de travers comme dans la gravure vulgarisée par les cartes postales, — un front étroit, dénudé, aux sourcils proéminents, — l'œil clair et impérieux. C'est ainsi qu'on pouvait le voir, dans son salon, où figurait en bonne place une statuette caricaturale du maître (dont il envoya un exemplaire à M. Gaston Boissier) ou sur le divan du fumoir, où le Silène ivre du musée de Naples rappelait que la science du monde latin était la vestale du logis.

Lui parlait-on, tout le détail du visage s'effaçait, et l'on n'apercevait plus que le mouvement incessant de cette tête de grand oiseau, l'envol des cheveux, et, dans tout cela, la fixité aiguë des yeux; une intensité d'intelligence, d'attention, de vie qui frappait d'étonnement et d'involontaire sympathie. Avec ces dons de domination et de fascination, il excellait à mettre en jolie forme les banalités de la bienvenue, des compliments, des menues flatteries. Il savait être charmant avec les femmes. Il versait l'esprit à jet continu, aimable ou aigre. Mais il donnait plus que des cliquetis de mots; sa conversation abondait en remarques ingénieuses, pleines de pensée; et alors, surtout quand il s'exprimait en français, ses sourcils se contractaient et une légère hésitation dans la parole annonçait, comme la vibration d'une flèche, le trait définitif.

On conte que rien n'était divertissant, passionnant même, comme de le voir réuni, à table, à l'abbé Duchesne. Il faut bien le dire : si les Allemands qui ont connu Mommsen veulent retrouver l'impression qu'il a produite sur eux, ils devront s'adresser à l'éminent directeur de notre Ecole archéologique de Rome. Avec des nuances, l'esprit étincelant et mordant de l'abbé Duchesne rappelle excellemment celui de Mommsen. Agréable et curieuse rencontre, chez deux archéologues! Mommsen professait, pour son docte collègue des Instituts, une vive estime, mêlée d'une sorte d'appréhension. — « L'abbé Duchesne et mon ami Boissier, disait-il, c'est pour moi les deux pôles de l'esprit français : l'esprit pétillant, et l'esprit caressant... De celui-ci on ne se lasse jamais. » Voyez le coup de griffe.

Si paradoxale que semble l'affirmation, après ses déclarations des derniers mois, il ne faut pas cesser de répéter — et il le faut dire surtout à cette heure — que Mommsen aimait la France. Il avait eu son heure d'égarement patriotique, il avait maudit la France; mais c'était, ne l'oublions pas (et il le rappelait), c'était la France impériale. Il était de ceux qui pensent, qui constatent, que malgré tout la France a repris, sous la troisième République, une dignité, une tenue morale, qu'elle avait précédemment perdue, ou trop habilement dissimulée. Ceux qui en jugent ainsi sont nombreux en Allemagne. Quoi qu'il en soit, le souvenir de ses manifestes de 1870-71 semblait parfois gêner un peu le grand savant, il cherchait à en effacer le souvenir. Il avait été très touché par l'accueil que l'Institut, que le Tout-Paris savant lui fit, lors du Congrès des Académies, qui tourna en une sorte de fête en son honneur.

« Cela les amusait, de voir un vieux savant comme moi en quête de bouquins, » disait-il, en faisant allusion au respectueux intérêt dont l'environnait alors le public de la Bibliothèque nationale. De penser qu'en lui, et toute rancune patriotique à part, c'était la science qu'on avait saluée; de s'être senti un instant, par ces hommages (et les hommages muets n'étaient pas les moins significatifs), le premier citoyen du monde scientifique — si peu porté qu'il fût à l'emphase, il restait, au fond, gravement ému. Il était d'ailleurs trop observateur, trop analyste, pour ignorer ou méconnaître les qualités héréditaires de la culture française et du peuple français; et, les expliquant à sa manière, il s'en faisait un argument pour aimer la France en toute conscience, avec connaissance de cause, *wissenschaftlich*, scientifiquement. « On est toujours triste de quitter l'Italie, disait-il. Mais il me semble cependant que le caractère germanique ne s'accorde pas parfaitement avec le caractère italien, avec le pur esprit latin. En France, il y a une sorte de fusion entre les deux esprits, et à Paris, malgré toutes les différences, nous retrouvons quelque chose de chez nous. Je crois qu'on pourrait très bien vivre à Paris, toujours; ce serait beaucoup plus malaisé de vivre à Rome. » Et, poursuivant son apologie de la France, il ajoutait : « Berlin doit beaucoup aux Français, aux huguenots que Louis XIV nous a envoyés. C'est une ville française que Berlin. Mais toute l'Allemagne doit beaucoup aux Français. Nous étions faits pour nous comprendre. C'est bien dommage que votre presse s'obstine toujours à nous séparer. Je sais bien qu'il ne faut pas confondre le cœur de la France avec les journaux de Paris. Mais ils nous gênent, et, quand nous les lisons, nous ne savons pas si nous devons sourire ou « maudire ».

Ainsi parlait, ainsi pensait (car il était franc) ce grand savant qui ne nous avait pas toujours aimés. Maintenant il s'endort pour jamais. Il m'a semblé juste, juste envers nous-même et envers sa mémoire, de faire connaître ses sentiments à l'égard de notre pays. On y doit attacher plus d'importance qu'à ses manifestations politiques. Lui qui aimait à s'appeler quelque fois « un vieil étudiant », n'a jamais été, en ce qui concerne les problèmes de politique précise, positive et pratique, qu'un vieil étudiant en effet, sensible, ombrageux, colérique, pour tout dire, *chauvin*; car les Allemands ont bien tort de croire que la chose, comme le mot, n'appartienne qu'à nous. Pour l'Allemagne, pour la grandeur de l'Allemagne, Mommsen était, comme on dit, et sans cesse, « tout feu et tout flamme ». Il l'aimait, son Allemagne, sa « plus grande Allemagne », d'un amour irritable et jaloux, qui, à certaines heures, aux heures de crise, ne connaissait ni raison ni convenances. Ses concitoyens lui en sauront naturellement gré.

Nous devons nous borner à le constater.

RUSSIE ET JAPON

Les Russes ont réoccupé Moukden, qu'ils avaient quitté en avril. D'après les renseignements parvenus à Pékin, quinze cents soldats russes, d'autres disent cinq cents, auraient pris possession à la date du 29 octobre des bâtiments officiels dont ils auraient barricadé les portes après en avoir chassé les fonctionnaires chinois. On donne la raison suivante de ce coup de main :

Les Russes employaient un brigand connu comme chef d'une des bandes irrégulières qui s'organisent pour faire la police de la Mandchourie. Les Chinois demandèrent à diverses reprises qu'il leur fût livré. Les autorités russes y consentirent récemment, et l'officier chinois à qui le brigand fut remis le décapita sans jugement. Les Russes exigèrent l'exécution de cet officier dans les cinq jours, sous peine de se saisir de Moukden.

Le ministre des affaires étrangères entra en pourparlers avec M. Lessar et lui offrit de bannir l'officier qui avait outrepassé ses instructions et de destituer le tao-taï, son supérieur. Les Chinois croyaient que le délai fixé n'expirait que samedi, mais avant la fin des négociation les Russes réoccupaient Moukden.

Il est intéressant de rappeler que Moukden avait été donné comme devant servir de point d'appui aux troupes américaines chargées de faire respecter les conventions qui ouvrent deux villes au commerce international.

La Chine aurait répondu par l'envoi de trois croiseurs à l'embouchure du Yalou, ce qui serait une violation des droits de la Corée.

Le troisième versement de l'indemnité que la Chine doit aux Etats-Unis a été payé samedi aux représentants du gouvernement de Washington. Avec les deux versements antérieurs, les Etats-Unis ont actuellement reçu soixante-quinze pour cent du montant total de l'indemnité. Le payement des vingt-cinq pour cent qui restent est promis pour le mois de décembre.

La Grande-Bretagne n'a reçu que vingt-cinq pour cent de l'indemnité que la Chine lui doit, et elle recevra probablement encore dix pour cent au mois de janvier.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

La situation en Macédoine

Le correspondant du *Times* à Sofia télégraphie en date du 1er novembre :

Outre les neuf points de la note austro-russe déjà connue, les ambassadeurs d'Autriche et de Russie ont fait à la Porte certaines déclarations, sous forme d'appendice ou post-scriptum, au texte officiel russe. Le texte officiel autrichien ne contient pas ce post-scriptum.

La première déclaration dit que les deux puissances se réservent le droit d'augmenter le personnel de leurs établissements consulaires en Macédoine; la seconde dit que les deux puissances pourront demander l'amnistie pleine et entière pour ceux des Macédoniens qui ont pris part à l'insurrection sans commettre de crime méritant la mort.

⁂ Le correspondant du *Standard* à Berlin croit savoir que le gouvernement allemand a refusé de nommer un officier supérieur allemand au commandement de la gendarmerie en Macédoine.

Il désire, d'un côté, éviter les malentendus avec la Turquie, et, de l'autre, il veut montrer sa volonté de ne pas entraver l'action de la Russie et de l'Autriche.

L'entrevue de Wiesbaden

Malgré les démentis, on persiste à annoncer que le comte Osten-Sacken, ambassadeur de Russie à Berlin, et le comte d'Alvensleben, ambassadeur d'Allemagne à Saint-Pétersbourg, se trouveront à Wiesbaden mercredi prochain, pendant l'entrevue du tsar et de Guillaume II. Si la nouvelle se confirme, on peut supposer que le chancelier de Bülow sera également à Wiesbaden. La rencontre des deux souverains aurait dès lors une grande portée politique, ce qui expliquerait l'absence des deux impératrices.

L'incendie au Vatican

Il s'en est peu fallu que la nuit dernière un incendie n'ait causé des dégâts irréparables dans la bibliothèque du Vatican. Il était près de dix heures, lorsque le feu se déclara, on ne sait comment, au-dessus de la bibliothèque, dans l'appartement du père Erla, bibliothécaire. Un individu qui traversait la place Saint-Pierre s'en aperçut et courut prévenir les Suisses de garde à la porte de Bronze. En un clin d'œil le Vatican, qui paraissait endormi, se réveilla. On vit accourir pêle-mêle gendarmes, gardes-palatins, prélats, valets de chambre; mais on constata bientôt que ce n'était pas avec les quelques pompiers dont dispose le Vatican, qu'on pourrait se rendre maître d'un incendie qui prenait de vastes proportions, alimenté par les livres et les paperasses que le père Erla avait entassés dans son logement. Il avait été un des premiers à fuir, emportant quelques manuscrits précieux qui étaient depuis la veille dans sa chambre à coucher. Ce fut Mgr Merry del Val qui, après être allé consulter le pape, fit téléphoner aux pompiers italiens, qui accoururent de quatre postes divers. Il fallut procéder avec une grande précaution, parce que si l'on avait jeté une trop grande quantité d'eau, on aurait endommagé les archives secrètes où sont conservés des manuscrits d'un prix inestimable.

Après les pompiers, entrèrent au Vatican toutes les autorités civiles de Rome, c'est-à-dire le syndic, le prince Colonna, le questeur, le préfet, les commissaires de police et un grand nombre de gardes municipaux. Seul, un officier d'état-major resta à la porte parce qu'il était en uniforme. Pêle-mêle, les pompiers, les prélats, les gendarmes pontificaux et les gardes municipaux, le syndic de Rome qui reçut en plein visage le jet d'un tuyau percé, se mirent à l'œuvre. Il paraît que le pape, lui-même, voulait descendre, mais en fut empêché.

Au bout de deux heures, on était maître du feu.

A minuit se présenta au Vatican le marquis Nicolini, sous-secrétaire d'Etat au ministère des travaux publics, qui se rencontra avec M. Ronchetti, son collègue à l'intérieur et tous deux accompagnés des autorités du Vatican allèrent examiner de près les dégâts, qui sont moins grands qu'on pouvait le craindre. Pas un livre, pas un manuscrit n'a été brûlé, mais l'appartement du bibliothécaire a été fort endommagé. Le toit et une partie du plancher du grenier se sont effondrés.

Allemagne

M. de Hammerstein, ministre de l'intérieur pour la Prusse, a prononcé, il y a quelques jours à Hanovre, un discours politique dans lequel il a recommandé l'union des partis contre les menées socialistes. Voici ces déclarations qui ont fait sensation :

Ce dont il s'agit véritablement aujourd'hui, ce n'est pas d'être un peu plus à gauche ou un peu plus à droite, c'est que tous ceux qui prennent part à la vie publique veuillent conserver, à travers toutes les vicissitudes et servir l'idée fondamentale de l'Etat prussien, l'unité de l'Etat, le pouvoir monarchique, la Constitution de l'Etat. Aussi ai-je eu un sentiment de douleur quand j'ai appris, il y a quelques semaines, qu'ici aussi, dans cette ville de Hanovre, on avait examiné la question de marcher d'accord pour les élections prochaines avec le parti démocrate-socialiste. Mais j'ai été réconforté par le refus péremptoire qui a été finalement opposé à cette tactique. Car je crois que nous devons être tous convaincus, et justement à la suite du congrès de Dresde, que le parti démocrate-socialiste n'est pas un parti politique rentrant dans les cadres de notre Etat constitutionnel, mais qu'il nourrit des visées subversives de toute vie d'Etat et même de tout ordre économique, et qu'il veut mettre à la place des libertés civiques dont nous jouissons un terrorisme pire que tout terrorisme passé.

Je crois que vous vous sentez tous unis dans la pensée d'une résistance complète à toutes les menées démocrates-socialistes.

⁂ La question du duel a été discutée dans le cinquième synode général de l'église protestante qui vient de se réunir à Berlin. La proposition soumise au synode déclarait le duel un péché et demandait son abolition complète.

Le président de la commission du synode, le comte Stoeeh, a fait connaître son opinion sur ce sujet. Il a déclaré que, s'il recevait une insulte qui lui parût impossible à venger d'une autre manière, il aurait, malgré son âge avancé, recours au sort des armes. Il peut cependant assurer le synode qu'il commencera par examiner consciencieusement la question.

Un autre membre du synode, M. de Gerlach, s'est prononcé plus catégoriquement encore en faveur du duel.

L'orateur, fréquemment interrompu, a affirmé que le duel n'était pas un péché et que la question n'était pas, du reste, du ressort de l'Eglise, mais relevait seulement des lois civiles.

Finalement, le synode a adopté, à une grande majorité, une résolution reconnaissant que le duel est un péché et considérant comme un devoir sacré pour l'Eglise de le faire disparaître.

Angleterre

Une importante réunion de l'association des commis voyageurs anglais s'est tenue à l'hôtel de ville de Holborn. L'assemblée s'est déclarée hostile aux propositions fiscales de M. Chamberlain par 48 voix contre 39 et a repoussé jusqu'à un projet d'enquête sur le régime proposé.

Sir William Harcourt, ancien ministre des finances, a apporté le poids de son témoignage également samedi contre le ministère. Il a une fois de plus montré qu'il était chimérique de prétendre qu'à l'avenir les étrangers payeraient tout et les Anglais, rien. « Je répète, a-t-il ajouté, ce que bien d'autres ont dit, mais toute thèse différente et nouvelle serait fausse. »

⁂ L'Université d'Oxford a élu lord Goschen, à l'unanimité, chancelier de l'Université.

⁂ On mande de Hobart, en Tasmanie, l'arrivée dans ce port du bateau *Terra-Nova* qui doit, en compagnie du steamer *Morning*, incessamment attendu, rejoindre au début de décembre la *Discovery* dans les régions antarctiques.

Belgique

La chambre de commerce française de Bruxelles, ainsi qu'elle n'a cessé de le faire depuis dix-huit ans, a déposé une couronne, hier matin, sur le monument élevé à la mémoire des soldats français morts pour la patrie en 1870.

Dans l'après-midi, le comité belge de la Croix verte s'est rendu au cimetière d'Evère, où il a déposé aussi une couronne sur le monument élevé à la mémoire des soldats français morts en 1870-71.

Suisse

On a inauguré, hier dimanche, à Champel, commune de Plainpalais (Genève), le monument expiatoire élevé à la mémoire de Michel Servet, brûlé en 1553, victime de l'intolérance de Calvin. Les calvinistes ont tenu à réparer ainsi, au nom de la liberté de conscience, la faute qui a été tant reprochée à leur maître.

L'inauguration a eu lieu devant une foule nombreuse, où l'on remarquait les délégués des églises suisses et trois délégués de la Faculté de théologie française de Montauban : MM. Doumergue, Borel et Bois. Le pasteur Eugène Choisy, président du comité, a remis le monument aux représentants de la paroisse de Plainpalais. Puis l'assistance s'est rendue au temple où les discours furent prononcés.

MM. Choisy et Doumergue ont fait l'histoire de Servet et surtout le procès de l'intolérance, où qu'elle soit et d'où qu'elle vienne. Il n'est pas de plus grand honneur humain que de savoir reconnaître ses fautes, et Genève, a dit M. Doumergue, s'est montrée digne de respect et d'éloges en se faisant l'initiatrice de cette cérémonie. Elle a élevé un monument d'abord à la victime, elle peut maintenant songer à celui de Calvin, qu'elle ne possède pas encore.

Somaliland

L'agence Havas apporte la rumeur d'une défaite anglaise dans le hinterland d'Aden. Une compagnie du 23e régiment de fusiliers de Bombay se serait détachée de la colonne principale et aurait été cernée et décimée. On compterait un officier et 25 hommes parmi les morts et de nombreux blessés.

Cette nouvelle concorde mal avec les dernières dépêches d'Aden qui annonçaient le départ de la colonne Davidson pour le courant de la semaine, à moins qu'elle n'ait été attaquée, à peine partie, ou qu'il ne s'agisse d'une autre expédition contre le Mullah.

États-Unis

La pétition juive au tsar rédigée à la suite du massacre des juifs russes à Kichinev, et que le tsar avait refusé de recevoir, a été déposée hier, à Washington, aux archives du ministère des affaires étrangères, conformément au désir du président Roosevelt. Le secrétaire d'Etat, M. Hay, a répondu ainsi qu'il suit à la lettre qui accompagnait la pétition couverte de cinquante mille signatures :

C'est avec plaisir que j'accepte la charge de ce document important et significatif et que je le place dans les archives du ministère des affaires étrangères. Quoique la copie de votre pétition ne soit pas arrivée à sa haute adresse, son texte a obtenu une publicité mondiale et a pénétré dans plusieurs milliers d'esprits. Cette pétition sera toujours mémorable non seulement à cause de son contenu, mais aussi pour le nombre et l'importance de ses signatures, parmi lesquelles on relève les noms des hommes les plus éminents de notre génération, renommés pour leurs intelligence et leur philanthropie. Quand ceux qui étudieront l'histoire dans l'avenir examineront ce document, ils se demanderont avec étonnement comment les signataires de cette solution, ressentant une indignation profonde des maux intolérables infligés à des innocents et à des faibles, ont pu s'exprimer en un langage si éloquent et si grave et en même temps si modéré et si digne. Cette pétition est une addition de beaucoup de valeur aux archives publiques et elle sera vénérée parmi les trésors de ce département.

⁂ Demain auront lieu les élections municipales à New-York, les élections de gouverneurs dans les Etats d'Iowa, du Kentucky, du Massachusetts, du Maryland, du Mississipi, de l'Ohio et du Rhode-Island, et les élections législatives dans plusieurs autres Etats.

On attache une grande importance à ces comices, les derniers qui précéderont l'élection présidentielle, laquelle aura lieu l'an prochain.

A New-York la lutte est de plus en plus vive. Réformistes et tammanystes se battent à coups de projections lumineuses, de transparents et de mégaphones, à l'aide desquels les deux partis s'efforcent de convaincre les électeurs, par des images et des sentences lapidaires qui les expliquent, de l'indignité de leurs adversaires.

Tammany a embrigadé des bandes de jeunes garçons chargés d'étouffer par leurs cris les voix des mégaphones. Massés devant leurs quartiers-généraux respectifs, les électeurs suivent cette lutte d'éloquence et d'ingéniosité et se renvoient des acclamations de défi, mais tout cela sans violence ni colère, avec la plus parfaite bonne humeur.

Les projections de Tammany disent: « Il n'y a que des riches chez les réformistes. Pas de ploutocrates chez nous. »

Les projections des réformistes ripostent : « Pas de fonctionnaires fusionnistes qui se retirent avec une fortune mystérieuse et suspecte. »

Et, changeant de thème, le transparent tammanyste représentait des centaines d'enfants devant une école fermée : « Ces enfants sont à la porte de l'école par la négligence de la réforme ! » disait ce transparent, faisant allusion au fait qu'un certain nombre d'enfants n'ont pu être admis dans les écoles, lors de la rentrée, faute de place.

Immédiatement, une projection fusionniste voisine répondait : « Observez, mesdames et messieurs, que ces écoliers ont leurs livres sous le bras et qu'ils quittent leurs études pour regagner leur logis. La réforme a bâti des écoles... ! » Suivait un défilé de portraits des candidats opposés avec des commentaires plus ou moins piquants.

Le *Herald* et le *World* prévoient la réélection de M. Seth Low, maire de New-York; l'*American* prétend que M. Mac Clellan, le candidat de Tammany, sera élu.

⁂ Tandis qu'on enterrait hier à Londres M. Sagouni, président de la Société des réfugiés arméniens de Londres, assassiné dans les circonstances que l'on sait, M. Kureghian, le directeur du journal la *Jeune Arménie*, à Boston, recevait un paquet renfermant une machine infernale disposée à faire explosion deux heures plus tard.

Mis en défiance par des menaces qui lui avaient été adressées à la suite de renseignements donnés par lui sur l'identité d'un Arménien arrêté dans cette ville, il y a quelques jours, comme suspect de complicité dans l'assassinat de M. Sagouni, M. Kureghian a prévenu immédiatement la police, qui a enlevé l'engin.

⁂ On signale de New-York deux grands incendies dont un, qu'on attribue à la malveillance, a éclaté dans un vaste immeuble de la onzième avenue — quartier très peuplé, surtout d'étrangers, entre autres d'Italiens. Le nombre des morts, d'après certaines dépêches, serait de cinquante-cinq, selon d'autres, de vingt-cinq, qui ont péri asphyxiés.

L'autre incendie s'est déclaré dans Coney-Island, au quartier du Bowery, où il n'y a guère que des concerts et établissements de plaisir très fréquentés par les New-Yorkais. Deux cent cinquante constructions en bois ont été détruites.

Il y a deux morts et de nombreux blessés.

Les pertes sont évaluées à un million de dollars.

Australie

Suivant une dépêche de Sydney, on annonce de Nouméa que le vapeur *Pacifique*, des Messageries maritimes, qui vient d'arriver dans ce port, y a apporté la nouvelle de la perte totale du vapeur australien *Ovalau*, dont on était sans nouvelles depuis plusieurs jours.

Ce vapeur, ayant pris feu au cours de son voyage vers Sydney, arriva le 19 octobre devant l'île Lord Howe; les passagers furent débarqués. Le lendemain matin, une explosion se produisit à bord du navire qui coula et disparut complètement.

Le mauvais temps empêcha le *Pacifique* de communiquer facilement avec le rivage, mais d'autres vapeurs sont attendus dans l'île et l'un d'eux ramènera les naufragés à Sydney.

LES GRÈVES DU NORD

(De notre envoyé spécial)

Armentières, 1er novembre.

Le comité de la grève, soucieux de sa responsabilité, a accepté la proposition d'arbitrage avec une hâte qui trahit ses préoccupations. Il est certain que, même si l'arbitrage — en admettant qu'il s'exerce — n'ordonnait point une augmentation immédiate des salaires, les ouvriers auraient gagné à cette lutte de sérieux avantages. Assurément, ces avantages sont dus plutôt à l'esprit de justice et de prévoyance du préfet et à la diplomatie du maire qu'à l'habileté du comité de la grève, mais celui-ci participera au bénéfice moral comme il participa à la lutte. Et s'il fallait une preuve de l'heureuse issue pour les ouvriers de cette bataille économique, on la trouverait dans l'émulation qui anime en ce moment les élus socialistes révolutionnaires. Hier, c'était M. Delory, maire guesdiste de Lille, qui se portait, en repenti sincère, au secours de la victoire; aujourd'hui c'est M. Marcel Sembat, député blanquiste de Paris, et M. Lepers, trésorier de la Fédération nationale des ouvriers du textile, qui prodiguent aux Armentiérois l'un le réconfort de son éloquence, l'autre l'appui tardif de son autorité. Les grévistes sont maintenant dans la position de Boubouroche, tout le monde les aime, et de la même façon que le héros de Courteline.

Cette éclosion de sympathies subites doit leur être particulièrement savoureuse. Ils furent plutôt rudoyés dans leur jeunesse de grévistes, les tisserands d'Armentières. La Fédération nationale les désavoua comme des enfants prodigues et indisciplinés, et les chefs guesdistes les mirent en interdit. Ils étaient des gêneurs, car ils compromettaient, par une hâte coupable, les visées politiques du parti. S'il ne fallait pas faire contre mauvaise fortune bon cœur, on leur pardonnerait difficilement d'avoir déjà sauvé leurs salaires d'une diminution prochaine. Non pas que nous accusions les socialistes révolutionnaires de spéculer sur la misère des ouvriers. Non, mais les guesdistes n'eussent pas été fâchés de prouver que la loi Millerand, «infanticide» à ses débuts était devenue « affameuse » dans la suite. Lorsque, au 1er avril 1904, la preuve en eût été faite par la constatation d'une baisse de salaires correspondant à la diminution des heures de travail, l'énergie de la Fédération, toute dévouée aux guesdistes, se fût éveillée — en pleine période électorale — et il eût été acquis que, seule, l'action syndicale avait pu conjurer le mauvais effet de la loi.

Les ouvriers d'Armentières n'ont rien compris à cette stratégie subtile. Ils ont secoué le joug fédéral; on les en a blâmés, mais en vain, et, aujourd'hui qu'ils ont conquis des lauriers, on s'apprête à tuer le veau gras en leur honneur. Réintégreront-ils la demeure dont ils furent exclus ou régulariseront-ils leur flirt avec les jauresistes? C'est là « question » de la grève, celle que ne tranchera pas l'arbitre.

En attendant, les membres influents du parti socialiste révolutionnaire s'agitent. M. Delory ouvrit hier la brèche par laquelle ont passé, cet après-midi, M. Marcel Sembat et M. Lepers. Ils se sont établis en maîtres à la Maison du Peuple et il ne serait pas étonnant qu'ils ne disent demain aux jauresistes : « La Maison du peuple est à nous, c'est à vous d'en sortir. » D'ailleurs, la tactique des socialistes révolutionnaires est habile. M. Marcel Sembat, dans son discours, ne malmena personne. Il se borna à recommander instamment l'obéissance absolue, passive, au comité de la grève et à la Fédération nationale, et à protester contre le gouvernement qui mobilise ses soldats. Il ne toucha pas aux questions en litige. A peine recommanda-t-il l'arbitrage. En revanche, il fit un cours de droit sur l'emploi de la force armée dans les grèves. Pour le député des Grandes-Carrières, le gouvernement qui a envoyé des troupes à Armentières a détourné l'armée nationale de son but afin de la mettre au service des patrons. Ce n'est point là la neutralité que les travailleurs doivent attendre de la République. Quant aux troubles qui ont motivé l'occupation militaire, M. Marcel Sembat en parle avec une ironie supérieure :

— « En ai-je entendu, a-t-il dit, des inepties sur ces troubles! Nous a-t-on assez dépeint le pillage des magasins et des boutiques! Eh! bien, en effet, il y a des immeubles pillés ici, ce sont vos maisons, qui sont pillées par la misère! »

Et, continuant la série de ses interprétations originales, M. Marcel Sembat a annoncé aux grévistes que, si le préfet du Nord avait accompli son devoir, ce ne sont pas les perturbateurs qu'il eût fait arrêter mais les magistrats et dépositaires de la force publique, qui ont violé la loi en commandant des charges sans sommations préalables.

Les grévistes paraissaient fort heureux de cette leçon adressée aux autorités par un législateur, et l'un d'eux, se tournant vers un gendarme égaré dans la cour de la Maison du Peuple, où se tenait le meeting, s'écria en son patois local!

— T'intinds, gindarme!

Tout le monde rit, même le gendarme, et l'orateur termina en annonçant deux bonnes nouvelles aux grévistes. On s'est occupé d'eux dans deux réunions parisiennes, hier. Les membres de la première, les sous-agents des postes, leur ont voté des secours; ceux de la seconde, les conscrits socialistes de Saint-Ouen, ont juré de ne pas dresser la baïonnette contre leurs frères en grève, si on les envoie à Armentières.

M. Marcel Sembat a, cela va sans dire, obtenu un grand succès. A la sortie, la jeunesse gréviste, remplie d'ardeur, a entonné, comme aux beaux jours, l'*Internationale* et *A bas le patriotisme!* Un peloton de dragons, noyé dans l'ombre, a écouté sans sourciller l'aubade. Puis les grévistes, d'ailleurs paisibles pour la plupart, ont regagné leurs domiciles.

Le comité de la grève a envoyé ce soir au préfet son adhésion à la proposition d'arbitrage. Voici la lettre par laquelle il informe M. Vincent de la décision des grévistes :

Armentières, 1er novembre.

Monsieur le préfet,

Le comité de la grève, après examen de la proposition que vous avez bien voulu lui faire, en ce qui concerne l'augmentation immédiate du tarif de 1889, a été autorisé par les assemblées de grévistes à accepter l'arbitrage.

Toutefois, la nomination d'un arbitre ouvrier reste subordonnée à l'examen des réclamations des ouvriers de filature.

Nous vous prions donc de vouloir bien provoquer une conférence entre les patrons filateurs et les sept membres du comité qui ont été désignés par nous pour étudier cette question.

D'autre part, les ouvriers et ouvrières des filatures et tissages de Frelinghien, Pérenchies, Pont-de-Nieppe Bac-Saint-Maur et Erquinghem, ayant été compris dans le secteur d'Armentières et Houplines, entendent profiter des avantages accordés aux ouvriers de ces deux villes. Ceux-ci se déclarent d'ailleurs solidaires des ouvriers et ouvrières de ces localités.

Nous espérons que vous voudrez bien faire en sorte que cette question soit élucidée le plus tôt possible et vous prions d'agréer, monsieur le préfet, l'assurance de notre considération distinguée.

Le comité.

Les tisserands, on le voit, subordonnent l'acceptation de l'arbitrage à la reprise des pourparlers entre patrons et ouvriers des filatures, pourparlers rompus depuis quelques jours. Ils demandent aussi que l'arbitrage s'étende aux établissements situés dans la banlieue d'Armentières. Ces conditions ne semblent pas de nature à empêcher l'accord, mais on commence à s'inquiéter du silence des patrons. Ils n'ont, en effet, pas encore répondu à la proposition du préfet. Trois industriels que nous avons pu interroger sur ce sujet se sont montrés hostiles à un arbitrage.

MARIUS GABION.

LA VIE A LA CAMPAGNE

LES CHAMPS ET LES BÊTES

La température. — Toujours la pluie. — Les dernières récoltes. — Les semailles.
La chasse. — La canepetière.

Le sort en est jeté. Nous ne rentrerons pas une seule récolte par un beau temps. On a fauché et fané les foins par la pluie. On a moissonné, mis en meules et battu le blé par la pluie. On a vendangé par la pluie. On ne peut aujourd'hui achever de rentrer les pommes de terre, betteraves, carottes, sarrasins, graines de trèfle et graines de luzerne, à cause de la pluie.

Parmi les déboires auxquels sont si fréquemment exposés les cultivateurs, je n'en connais pas de plus attristant et de plus décourageant que de perdre ou de voir considérablement détériorer une récolte quand le moment est venu de la prendre.

Cette année 1903 n'a été, au cours de la végétation de toutes les récoltes sans exception, qu'une succession ininterrompue d'inquiétudes et d'angoisses pour les cultivateurs, par suite des mauvais temps qu'ils croyaient — fort à tort, du reste — de nature à nuire considérablement à leurs récoltes. Ils ont vu par la suite que l'influence des intempéries sur les récoltes en cours de végétation n'a pas toujours l'importance qu'on serait tenté de lui attribuer.

Il n'en est pas ainsi quand la plante est mûre et qu'il s'agit de la récolter. Là, nous avons eu grand'peur et, malheureusement, nous n'avons pas eu seulement la peur et nous n'en sommes pas sortis sans dommage.

Prenons les fourrages : sans revenir sur leur qualité au moment d'y mettre la faulx — qualité qui n'était déjà pas fameuse — la façon dont on a pu les faner et mettre en barge les a rendus bien plus mauvais encore et, si la quantité est énorme, je crois, en revanche, qu'on trouverait bien peu de cultivateurs qui n'en abandonneraient pas volontiers le tiers, pour que les deux autres n'eussent pas reçu une goutte d'eau depuis le jour où ils furent fauchés.

La note n'est pas tout à fait la même pour les blés. A la moisson il y avait quantité et qualité. La quantité, nous n'avons pu l'apprécier exactement que par le battage. Mais nous savions déjà, pour en avoir égrené de nombreux épis sur pied, que la qualité était parfaite et que le grain était gros, plein, bien nourri et de belle couleur. Seulement il fallait l'amener dans le grenier, et ça n'a pas marché tout seul.

Pendant un bon mois, nous avons eu, à peu près sans discontinuer un temps détestable, si abominable même que nous avons craint, un instant de perdre la plus grande partie de la récolte dans les champs. Mais enfin, après avoir, entre chaque averse et chaque soleillée, tourné et retourné dix fois les gerbes, après avoir vu perdre une notable quantité de grain, soit qu'il se soit égrené dans le champ, soit qu'il ait germé dans les moyettes et dans les meules, nous en avons néanmoins sauvé suffisamment encore pour que, malgré tant de traverses, cette récolte reste la plus abondante dont on ait, en nos contrées, gardé le souvenir.

Mais, si la quantité nous est restée, la qualité, si belle au moment de la moisson, n'a pas été sans avoir beaucoup à souffrir, d'abord du défaut de siccité qui a enlevé au grain une partie de sa belle couleur et, ensuite, des grains germés qui se trouvent trop souvent mêlés à la masse.

Enfin, depuis le battage, j'ai eu l'occasion de constater que, cette année, les blés, même les plus beaux, les plus propres, les plus secs et ne présentant pas un grain de germé, sont malgré tout d'une légèreté anormale. Je ne m'en étais pas aperçu au battage, parce que, pour faire nos comptes avec l'entrepreneur de battage, nous réglons l'hectolitre, à mesure que le blé sort de la machine, non pas à la mesure, mais à la bascule, au poids de 80 kilos.

Aussi, quelle n'a pas été, ces jours derniers, ma surprise, lorsque, voulant faire passer au trieur un magnifique blé *rouge de Bordeaux* que j'avais, précisément à cause de sa beauté, réservé pour la semence, j'eus la curiosité de savoir ce qu'il pesait à l'hectolitre.

Remarquez bien que, dans notre région, le poids commercial est de 80 kilos, et que le blé de l'espèce et de la qualité dont il s'agit pèse généralement son poids de 80 kilos. Or, il pesait tout juste 74 kilos.

Très étonné, j'ai fait prendre alors un sac de chiddam également très beau, très sec et très propre : celui-ci atteignait 75 kilos.

Enfin, je venais de recevoir d'un grand cultivateur des environs de Paris, comme blés de semence, 500 kilos de blé Japhet et 500 kilos de blé grosse-tête, l'un et l'autre très beaux, très secs, très propres. Désireux de savoir si le faible poids de mes blés était particulier à notre région, je fis mesurer un hectolitre de chacune des deux variétés que je venais de recevoir de la Brie : l'un et l'autre pesaient 76 kilos avec la toile, soit net, 75 kilos!

J'ai cru devoir donner de la publicité à ces constatations un peu surprenantes qui, s'il en est partout ainsi, ne manquent pas d'importance, car je répète qu'il s'agit de blés de première qualité et très secs, de blés enfin qui, en année normale, pèsent presque toujours leur poids de 80 kilos ou peu s'en faut, quand ils ne dépassent pas.

FEUILLETON DU *Temps*
DU 3 NOVEMBRE 1903

LA MUSIQUE

Inauguration du Théâtre-Lyrique de la Gaîté : première représentation d'*Hérodiade*, opéra en quatre actes et sept tableaux; livret de M. Zanardini, adapté par MM. Milliet et Grémont; musique de M. Massenet.

Je vous ai dit trop longuement, au cours de l'été, quel était mon sentiment sur les desseins du théâtre lyrique de la Gaîté, sur les défauts de son programme et les erreurs de son choix, pour qu'il soit besoin d'y revenir encore. Il faut aujourd'hui considérer, non plus l'ensemble de la saison, mais chaque œuvre en particulier, et les ressources que la scène nouvelle promet à la musique. Les ressources ne sont pas médiocres; elles s'accroîtront sans doute par l'usage et l'expérience. Et la représentation de la première œuvre qui nous soit offerte, *Hérodiade*, est d'un intérêt assez singulier : intérêt qui n'est peut-être pas tout à fait celui que l'on espérait, mais qui a son prix; intérêt d'une leçon d'histoire et de morale à la fois, où l'on apprend à connaître, en même temps que les modes musicales d'il y a vingt ans, le danger d'avoir trop de prudence, et la maladresse d'avoir trop d'habiletés.

Je ne m'arrêterai guère au « poème », si l'on peut ainsi parler. Vous connaissez ce lamentable arrangement d'une histoire assez belle et assez farouche; vous savez quelle est la niaiserie indécente de ce livret où Jean, le précurseur et le rude prophète, semble devenu le Christ lui-même, un Christ douceâtre et fade, à l'image de ceux que l'on fabrique autour de Saint-Sulpice; où Salomé, changée en une Marie-Madeleine de chromolithographie, est amoureuse de Jean, et loin de réclamer sa tête, se suicide à l'annonce de sa mort; où, pour comble enfin, Jean rend à Salomé son amour et regrette, lorsqu'on vient le séparer d'elle pour le mener au supplice, de « retomber de si haut ». On ne va pas plus loin dans l'extravagance et l'incongruité; et l'on ne parvient pas à concevoir pour quelles raisons on a osé déguiser la légende sacrée sous ces couleurs écœurantes et burlesques. Si, du moins, de si malséantes inventions servaient à fournir la matière d'un drame émouvant et fortement construit, on leur apercevrait une cause, à défaut d'une excuse. Mais ce drame est le plus plat et le plus mal bâti qui soit, comme le plus saugrenu. Il n'est pas un moment où l'on puisse être ému, ni seulement intéressé par l'action; et cette action est si lâche et si décousue, qu'on pourrait couper un tableau quelconque, après tirage au sort dans un chapeau, sans que rien parût manquer à la pièce; si incertaine dans sa conduite, que chacun des trois derniers tableaux pourrait être le tableau final... Si l'on a peine à découvrir comment un pareil livret a pu être écrit, on en a plus encore à comprendre comment il a pu être choisi par un musicien tel que M. Massenet. La seule explication que l'on trouve est dans ce fait bizarre, que l'auteur de *Marie-Madeleine* et de *Thaïs* a toujours eu le goût de mêler aux choses de la religion les choses de l'amour, et de faire parler aux personnages sacrés des langages profanes. On lui offrait un prophète déguisé en amant, le Nouveau-Testament mis en madrigaux et en romances : il n'a pu résister à la tentation. Marie-Madeleine versait des baumes sur les pieds du Christ. C'est sur tout l'Evangile que M. Massenet a répandu des parfums. Et de la parfumerie.

Il va de soi d'ailleurs qu'il n'y a nulle comparaison à faire de la musique et du livret d'*Hérodiade*. L'un est un je sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue. L'autre est d'un artiste extraordinairement habile et pourvu de dons merveilleux. Pourtant on peut douter que la représentation du Théâtre-Lyrique serve la gloire de M. Massenet ou la renommée d'*Hérodiade* elle-même. Il y a vingt ans que l'œuvre n'avait paru sur une scène parisienne; il n'en survivait que quelques airs célèbres. Voici qu'elle surgit tout entière devant nous : elle a vieilli. Nous le remarquerions à peine, si nous l'avions vue tous les jours; sa réapparition soudaine, après un si long intervalle, montre côte-à-côte, et sans transition, sa figure d'autrefois et sa figure d'aujourd'hui; son âge apparaît brusquement. Et toutes les œuvres vieillissent, même les plus grandes, jusqu'au jour où elles deviennent immortelles. Mais celle-ci, qui peut-être n'aura pas d'immortalité, a vieilli de façon spéciale; ses traits, l'air de son visage, ses atours et son ajustement trahissent et désignent avec une terrible précision la date de son entrée dans le monde, en même temps que sa nature et son caractère : *Hérodiade*, c'est exactement la sorte d'opéra qu'il convenait de produire vers 1880, si l'on voulait tout à la fois complaire à la foule et ne point déplaire aux musiciens, satisfaire à l'esprit de nouveauté sans alarmer celui de routine, se concilier à peu près tout le monde, et parvenir au succès sans retard. La part de la nouveauté, c'était d'abord le tour des idées, cette mélodie qui fait l'essentiel de la personnalité musicale de M. Massenet, mélodie issue sans doute de celle de Gounod, mais différente pourtant, plus subtile, plus complexe, d'une courbe plus ondoyante et d'une expression plus sensuelle, mélodie que depuis vingt ans les élèves et les plagiaires de M. Massenet nous ont trop rendue familière, mais qui, au temps d'*Hérodiade*, paraissait neuve, et l'était en effet. C'était encore la recherche et l'agrément de l'harmonie, plus raffinée qu'elle n'avait coutume d'être dans la sorte d'opéra qui occupait alors les scènes lyriques. C'était enfin l'instrumentation; bien qu'*Hérodiade* nous semble aujourd'hui, de tous les ouvrages de M. Massenet, celui sans doute où l'orchestre est le moins intéressant et le moins ingénieux, tantôt le plus massif et tantôt le plus fade, tantôt encombré de cuivres bruyants à l'excès et bruyants sans raison, tantôt enjolivé de harpes en pluie de perles, de violons et de violoncelles à l'unisson des voix, comme dans les plus médiocres partitions de l'école italienne, cependant, cet orchestre avait une autre plénitude, une autre solidité, une autre diversité, que l'orchestre pauvre, inconsistant et monotone de l'école du second empire, encore régnante lorsque *Hérodiade* apparut. La part de la routine, c'était la forme des airs mêmes où M. Massenet exprimait le mieux sa personnalité mélodique, la coupe des périodes, l'arrangement de ces « rentrées » qui n'ont aucune beauté véritable ni aucune valeur musicale, qui ne sont que des artifices destinés à produire des effets de voix et à arracher des soupirs d'aise au public. C'était la forme aussi de presque tous les chœurs, ensembles et finales, forme conventionnelle des ensembles meyerbeeriens, avec entrées de voix successives et arbitraires, mugissements solitaires de la basse, hurlements en à-parté du soprano, silences brusques suivis de *tutti* formidables et sans cause, le tout parfaitement dépourvu de logique, de suite et d'unité musicales, et aussi différent de l'architecture délicate, harmonieuse et ferme d'un ensemble ou d'un finale de Mozart par exemple, que nos grands et nos petits « palais » sont différents du Parthénon. C'était enfin le mouvement ou le sentiment de maintes pages, directement empruntées à Gounod, non point à ce qu'il y a de fin et d'élégant dans le Gounod de *Faust* ou de *Roméo et Juliette*, mais à ce qu'il y a de plus banalement céleste dans le Gounod des dernières années; tel le duo d'amour que chantent dans la prison Jean et Salomé, et qu'accompagnent de déplorables harpes... Influence de Gounod, influence de Meyerbeer, influence des Italiens, les trois influences principales à quoi obéissait en 1880 le public avaient chacune sa part; et la nouveauté avait la sienne aussi; la formule était trouvée. Et l'ouvrage fut exécuté selon la formule : on ne pouvait apporter un soin plus attentif, plus prudent, plus obséquieux à doser pour le plaisir unanime du public tous les éléments du mélange; l'opéra de 1880 était fait.

Mais c'était l'opéra de 1880 seulement. Non de 1885, non de 1890, non à coup sûr de 1903. Ces œuvres composées industrieusement pour un moment précis, pour s'accorder avec les goûts de la foule en un temps donné, perdent leur sens hors de ce moment unique, n'éveillent plus de résonnance ni d'écho dès que ce temps est passé. La plus grande partie d'*Hérodiade* est aujourd'hui chose vaine, insignifiante et inexistante; seules subsistent les pages où M. Massenet a exprimé sa personnalité, sans trop l'altérer par le désir de plaire et la déférence à l'opinion contemporaine. Le reste paraît inutile et suranné, à la façon de ces tableaux dits de genre, où le peintre s'est moins soucié de peinture que de toilette, et a donné plus de soins à la mode des ajustements qu'à l'expression des visages. Et c'est bien de mode qu'il s'agit ici : mode est le mot propre; et *Hérodiade* a vieilli comme une crinoline ou une « tournure ». Ce n'est pas ainsi qu'ont vieilli d'autres œuvres, qui pourtant datent d'aussi loin, ou de plus loin encore : *Sigurd* et *Samson et Dalila*. Sans doute, elles ne paraissent pas nées d'hier; mais les signes de l'âge dont elles sont marquées sont les signes naturels et généraux par lesquels une époque se distingue d'une autre. Elles appartiennent à leur temps par leur aspect d'ensemble, et il est impossible qu'elles ne lui appartiennent point; mais elles ne révèlent pas dans leurs détails cet esprit d'obéissance et de servitude au caprice du jour et de l'heure qui est l'esprit d'*Hérodiade*; par là elles sont indépendantes de leur temps, lui échappent et le dépassent; elles gardent une jeunesse, quand *Hérodiade* presque entier est en décrépitude. La résurrection imprudente de cette éphémère partition jette des clartés alarmantes sur la carrière et l'œuvre de M. Massenet; elle rend évident ce qui paraissait probable; elle révèle combien, à la plupart de ces ouvrages adroits, et qui plaisent à leur premier jour, l'avenir est étroitement mesuré. On voit M. Massenet toujours et avant tout ambitieux de gouverner son talent selon le vent de la mode et de la fortune; en 1880, combinant un mélange ingénieux de sa propre essence avec le meyerbeerisme et le gounodisme encore régnants; dix ans plus tard, quand le wagnérisme eut pénétré en France, tentant dans *Esclarmonde* une combinaison de Wagner et de Massenet; plus tard encore, ayant renoncé à suivre le maître de Bayreuth, s'attachant au vérisme italien dont le succès venait de naître, et faisant la *Navarraise* et *Sapho*; et quand enfin *Hænsel et Gretel* eut réussi, mettant en musique à son tour un conte de fées qui fut *Cendrillon*. Que reste-t-il de *Cendrillon*, de *Sapho*, d'*Esclarmonde*? Elles ont eu leur moment d'éclat. Mais cet éclat est passé; elles sont rentrées dans l'ombre; et chacun sent que si l'on essayait de les en tirer vingt ans après leur apparition, elles feraient la même figure qu'*Hérodiade*. De toutes les œuvres de théâtres de M. Massenet, il n'en est guère que deux qui vivent d'une vie véritable; et ce sont celles où il a été le plus entièrement lui-même, soit qu'un accord plus intime de son naturel avec le sujet du poème l'y ait aidé, soit que l'absence, au moment où il écrivait, de toute influence étrangère impérieuse lui ait rendu l'indépendance plus facile : c'est *Werther* et c'est surtout *Manon*. Et certes c'est beaucoup. Mais quel dommage que ce musicien, à qui les fées de la musique avaient fait tant de dons, et si heureux, ait eu tant de prédilection pour ses faiblesses, tant de passion pour plaire, si peu de solitude et si peu de vertu! Quel dommage qu'il ait si souvent pris conseil du moment, et travaillé pour le jour présent. « Ah, que la vie est quotidienne! » disait Jules Laforgue. Que la musique de M. Massenet est quotidienne aussi!

Le Théâtre-Lyrique de la Gaîté a donné d'excellents interprètes à l'ouvrage par lequel il inaugure ses représentations. M. Renaud tient le rôle d'Hérode : il chante avec la perfection la plus achevée les phrases tendres et les romances amoureuses que l'on fait soupirer au Tétrarque de Judée; en même temps que sa diction, son attitude, son geste et l'air de son visage ont une langueur orientale qui donne à son personnage une vraisemblance et une vie dont le livret et la musique ne l'avaient guère pourvu; ce n'est point seulement d'un chanteur, mais d'un artiste. Mme Calvé, qui, la saison dernière, avait semblé éprouver de la fatigue, retrouve aujourdhui une voix aussi fraîche et aussi brillante qu'il y a dix ans; et elle a dans son chant une adresse, un art, un artifice extrêmes : il n'y manque rien, que le naturel et l'émotion. M. Jérôme a une charmante voix de ténor, il murmure agréablement les cantilènes de Jean le prophète : pourquoi faut-il qu'on l'ait affublé d'un étonnant costume, où se combinent une robe de chambre et un peignoir de bains? Mme Pacary a de l'énergie sous les traits d'Hérodiade, et M. Fournets fait sonner sa voix de basse dans le rôle prodigieusement inutile de l'astrologue Phanuel. Les chœurs sont bons; l'orchestre est excellent sous la direction souple, précise et ferme de M. Luigini. Il arrive par moments que la mise en scène, celle des ballets en particulier, rappelle de trop près les mises en scène des Folies-Bergère; mais c'est un défaut qu'il n'est pas impossible d'amender. Le nouveau Théâtre-Lyrique a su former une troupe, des chœurs et un orchestre; qu'il sache encore former un répertoire, et il rendra des services à la musique, pourvu que les dieux du théâtre lui prêtent vie.

PIERRE LALO.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France